

## *Les 2<sup>èmes</sup> Assises Nationales de la Lecture*

### SECONDE JOURNÉE : ATELIER 5

## LES CIRCUITS-COURTS DE PRODUCTION

*Écrire dans l'école, le quartier, une manifestation publique ou entre associations, etc. Diffuser ces écrits de proximité régulièrement, c'est favoriser l'échange de points de vue entre des gens qu'un même sujet rapproche ou qui partagent la même vie.*

Avec le développement des classes-lecture s'est aussi développée la pratique du journal qui, au fil des années, a trouvé ses "marques" et ses repères.

Au départ, le journal - ou circuit court - reposait sur un principe de communication "en boucle" : les producteurs de textes et les lecteurs appartiennent au même groupe, ont vécu les mêmes événements, partagent les mêmes préoccupations et produisent tous les jours un journal lu chaque lendemain matin, Bref, unité de lieu, de temps et d'action.

Unité qui réduit l'écart entre le texte et le lecteur, cause fréquente et non négligeable des difficultés de lecture. Le journal devient alors un moyen quotidien pour le groupe de dépasser l'expérience pour la mettre à distance par des articles où les auteurs utilisent un style, un ton, une atmosphère ... pour donner à voir la façon dont ils ont vécu et pensé la journée. Autrement dit, le circuit-court met en scène une pensée organisée, un raisonnement construit... tout ce que permettent le passage à l'écrit et l'entrée dans la "raison graphique".

À l'opposé de bon nombre d'ateliers d'écriture plus proches d'une pédagogie de la simulation, l'usage d'un journal quotidien pendant une, deux ou trois semaines crée les véritables, nécessaires et irremplaçables conditions de production de textes <sup>1</sup> : lui seul peut en effet éclairer la vie du collectif par une toute autre lumière que la lumière "naturelle" de tous les jours, celle de l'écrit. Faire un journal, c'est donc aussi faire le choix de textes véritablement écrits, travaillés, retravaillés, dans une toute autre logique que celle de l'oral transcrit. Et la réécriture est là pour le réussir <sup>2</sup>. C'est aussi créer jour après jour des liens entre les textes du journal qui vont constituer la mémoire référentielle et la culture du groupe mais aussi avec les textes de la littérature générale que les articles ne manqueront pas, comme l'écrit Barthes, de "convoquer" <sup>3</sup>. Enfin c'est avoir chaque jour, un temps de réflexion commune après la lecture du journal, afin de mesurer les divers écarts : entre les écrits de départ et les articles réécrits et publiés, entre la vie vécue et la vie écrite.

Qu'en est-il du cas particulier des journaux de quartier ? Déjà au Centre de classes-lecture de

<sup>1</sup> Faut-il réécrire ce texte pour qu'il passe dans le journal ?, Jean Foucambert, Actes de lecture n°24.

<sup>2</sup> Voir *La réécriture*, Geneviève Recors-Dautry, A.L. n°52. déc.95.

<sup>3</sup> *Madani ira-t-il à Paris ?*, Jean Foucambert, Question de Lecture, Retz-AFL.

Bessèges avait été créé un journal, *l'Affaire de tous*, à destination du canton.

Déjà à la Villeneuve de Grenoble *l'Écho des Galeries* était "l'observateur" des différents journaux existants dans le quartier. Déjà, à Saint-Étienne du Rouvray, *l'Écrit des Murs* affiché dans le quartier était destiné au quartier. Tous, journaux d'opinion ou d'information, s'adressent dans des conditions de production variées, à des lecteurs hypothétiques et inconnus, même si des habitants du quartier participent à leur écriture. Sans échanges possibles entre leurs lecteurs, les journaux de quartier rompent avec la particularité du circuit de communication.

En 1993, l'idée naît de "mettre de l'écrit" là où il n'y en a pas, en investissant des lieux avec des journaux, en introduisant dans un quotidien qui ne demande rien, des textes qui parlent des événements de la veille. Dans le cadre d'un stage de formation de formateurs, à Nanterre, 3 numéros de *L'Ardoise* tirés à 200 exemplaires furent distribués dans 3 bistrotts d'un quartier.

En 1994, le secteur formation de l'AFL proposait à la ville de Nantes une opération similaire dans le quartier en réhabilitation Les Dervallières. Là encore, 5 numéros *d'Habiter les Dervallières* furent écrits et distribués à 200 exemplaires au cours d'un stage de formation d'animateurs du quartier.<sup>4</sup>

Les deux journaux en extérieur, inattendus, destinés à des lecteurs "de hasard", "lancés" dans le quartier avec l'assurance de ne pas avoir de retour comme dans un stage, une classe, un groupe constitué et fermé, pouvaient cependant provoquer des réactions qu'il fallait "attraper au vol". Les numéros 0 manifestaient un important souci politique : *"Écrire pour rendre à la banalité son pouvoir de provoquer les premiers écrits d'une fameuse transformation."* ; *"Écrire dans la ville, c'est décider de prendre ce que l'on vit à pleine tête pour prendre sa vie à pleine main"* ; *"La valeur de l'écrit : éclairer les relations complexes entre ces 3 unités : le réel, le détail et l'auteur."*

Cette démarche allait permettre un travail en profondeur à la fois par le regard insistant sur des lieux, comme autant de sondes lancées dans des profondeurs inconnues, et par l'écriture qui à partir d'intuitions de passage pouvait transformer une expérience banale en faits remarquables. Ce double travail a été un capteur efficace d'opinions et de réalité sociale : au fil des jours le journal a raconté le quartier, puis l'a reflété pour finir enfin par être le quartier lui-même, - du moins tel qu'on le voyait - par une sorte de mimétisme. Les thèmes choisis au préalable - les lignes éditoriales - avaient toutes les chances de nous amener droit au but : évoquer la vie du dehors, les lieux de passage, les bistrotts, par des réseaux de livres, des chansons, des films, des photos, des citations... Le plan de travail assurait un lien draconien avec chacun des lieux :

1. la matinée était occupée à "hanter" l'hypermarché, la place, le chantier, les bistrotts, la ligne de bus, pour y sentir l'atmosphère, la vie, l'ambiance afin d'échapper le plus possible au piège du tourisme ou du regard ethnologique porté sur une vie, à laquelle on reste extérieur.
2. Le groupe se retrouvait ensuite en comité de rédaction pour se raconter la matinée. Apparaissaient alors des thèmes d'écriture (la dame sur le banc, le repas du personnel du restaurant, les turfistes du bistrot, la condition de chauffeur de bus...)
3. L'après-midi débutait par une écriture individuelle ou à deux selon les cas.
4. Après une ou deux heures le groupe se retrouvait à nouveau pour lire tous les textes et envisager les réécritures possibles, la mise en page et la duplication par un groupe restreint.
5. Le lendemain matin, le journal était lu et discuté collectivement, avant le départ sur chaque lieu (mêmes personnes, mêmes endroits). Distribution, discussion constatation des effets, nouvelles

<sup>4</sup> Une analyse de ces 2 opérations a été faite par Nathalie Bois AL n° 51. sept. 95. ....

histoires, nouveaux personnages... l'engrenage était enclenché, la toile du réseau se tissait et l'équipe du journal commençait à faire partie du décor.

Dans les deux cas, c'étaient bel et bien des actions expérimentales, destinées certes à, être prolongées mais d'abord à former des stagiaires (animateurs, formateurs d'adultes, bibliothécaires etc.) à la production d'un journal de quartier.

Formation à la production et surtout formation l'écriture, le parti-pris étant toujours le même : insister sur le point de vue et par la réécriture, accentuer l'aspect "écrit" des textes. Les avancées ont certainement été plus fortes sur ce terrain : saisir des événements pas reconnus comme tels, écrire et réécrire sur cette réalité. Lors que l'on décide comme à Nanterre et à Nantes de forcer l'apparence du quotidien pour trouver des motifs d'écriture, on ne produit plus les mêmes textes. On se rapproche parfois de ces récits fantastiques qui, à partir d'un quotidien banal mettent en route des faits incroyables (Cf. Italo Calvino, Dino Buzzati, Chris van Allsburg...). On se rapproche de ces poètes qui emploient des formes banales pour exprimer des réalités intimes et profondes (Eugène Guillevic, Jean Tardieu...) On se rapproche des sociologues qui dévoilent ce que la quotidienneté dissimule.

On se rapproche des romanciers, des cinéastes qui portent sur la vie de tous les jours des regards qui changent notre.

Être attentif à la "vraie vie", c'est un acte politique non dissimulé. Regarder le quotidien avec cette détermination, c'est croire que le réalisme peut amener à entrevoir l'essentiel dans des détails qu'on a l'habitude de négliger.

À force d'insister sur les problèmes "structurels" de tous ces lieux (les chantiers de réhabilitation qui rafistolant un quartier qui part en miettes, les énormes temples de la consommation que sont les hypermarchés, l'estafette sur la place qui fait concurrence au bistrot...), on finit bien par exprimer des points de vue qui ne demandent pas mieux pour se faire entendre.

La vraie vie, elle est aussi pleine de paroles, de déclarations à l'emporte-pièce qui font entrevoir des vérités imparables. Sensibles aux extraordinaires ressources de l'oral, ces 2 écrits de quartier sont autant liés à, la Misère du monde de Pierre Bourdieu, qu'aux Brèves de comptoir de Jean-Marie Gourio ou qu'aux Deschiens de Jérôme Deschamps et Macha Makeieff, qui traitent tous la parole orale en tant que telle pour y chercher le reflet intime de notre humanité.

Le croisement entre "le réel, le détail et l'auteur", il s'est aussi fait par l'utilisation détournée de textes utilitaires.

Ecrire son angoisse dans un télégramme, exprimer le mouvement un peu systématique des chantiers de réhabilitation dans un bloc-notes, évoquer l'apprentissage d'un métier dans une définition de dictionnaire, ou le parcours du chômeur par un mode d'emploi de jeu de l'oie, c'est à la fois s'assurer un texte court dont la forme est d'emblée familière au lecteur et créer un décalage brutal, un contre-pied inattendu entre le réel et le regard que l'on porte sur lui. Le texte a alors de grandes chances de faire mouche. Les réactions n'ont d'ailleurs pas manqué, sans qu'on les ait toutefois attendues. La distribution du journal donnait parfois l'occasion de discuter avec les uns ou les autres sans qu'on recherche obstinément des commentaires à chaud. On s'est alors rendu compte, chaque jour, que le journal était lu et même parfois attendu. Pas de doute sur les causes : la proximité des textes avec la vie leur concision et leur singularité.

En travaillant sur les écrits autobiographiques puis intimes (correspondances et journaux d'écrivains, journaux intimes, carnets, cahiers...), Philippe Lejeune<sup>5</sup>, universitaire, s'est intéressé

<sup>5</sup> Cf. "Le moi des demoiselles", Le Seuil, 1993 (sur le journal de jeune fille au XIX<sup>ème</sup>) et "Cher cahier", Gallimard, 1990 (témoignage sur le journal personnel).

à, ce qu'il appelle "les écritures ordinaires", les écrits de Monsieur-tout-le monde, avant de se rendre compte qu'ils n'avaient pas de champ de travail, de collecte et de réflexion : "(...) *les littéraires méprisent ce qui leur paraît comme une sous ou non-littérature. Les gens en sciences humaines les méprisent également, ou plutôt ils en ont peur - c'est mon impression personnelle. A quelques exceptions près et (...) la plupart ceux que j'ai fréquentés, en particulier sociologues et psychanalystes, ont peur de l'écriture. Ils ne désirent pas que les sujets dont ils vont s'occuper écrivent eux-mêmes. Ils préfèrent l'histoire orale pour les premiers, la parole sur le divan les seconds.*"<sup>6</sup>

Sur les raisons de ce « choix du magnétophone », il ne manque pas de préciser lucidement que l'écrit ne donne pas accès à une pensée aussi brute que l'oral : "(...) *dans et par l'écriture, il, a une espèce de reprise en mains. (...) [Les gens en sciences humaines] préfèrent que la personne qu'ils vont analyser n'ait pas pu elle-même structurer son discours de manière autonome. Ils préfèrent que son discours ne se structure qu'en négociation avec eux.*"

Les circuits courts de proximité entrent dans le champ occupé par P. Lejeune en témoignant comme les écrits personnels de la même recherche identitaire. Publier de tels journaux conduit forcément à produire l'identité d'un quartier. Ici, c'est collectivement que se fait cette quête du moi "au milieu des nous". S'ils n'intéressent pas les littéraires ni les sociologues, ils sont au cœur de la réflexion sur les Villes-lecture, carrefour où se croisent l'éducation, le politique et l'écrit. Dans ce champ spécifique, les écrits ordinaires que sont aussi les journaux, sans nulle autre ambition que de donner à entendre et à lire la parole citoyenne, prétendent toutefois utiliser toutes les potentialités de l'écrit et de la littérature. Ils se rapprochent du même coup dans leurs intentions des écrivains engagés qui, loin de tout objectif esthétique, veulent participer à l'action en sachant que pour améliorer le monde "*la création artistique ou littéraire est aussi précieuse que la création scientifique dont elle ouvre parfois les voies.*"<sup>7</sup>

Cette ambition à la fois politique et littéraire de *l'Ardoise* et d'*Habiter les Dervallières* peut expliquer le décalage avec d'autres expériences de journaux de quartier où l'écriture est rarement poussée de façon aussi volontaire vers l'écrit, où l'on trouve souvent des annonces concernant le quartier, les événements, les opinions des uns et des autres. C'est pourtant une des étapes dans la réponse à la "misère du monde"» que d'accéder à ce stade de l'écrit où le conjoncturel devient structurel. Tant il est vrai comme l'affirme Philippe Lejeune qu' "(...) *un malheur écrit est déjà à moitié compensé*".

Hervé Moëlo

<sup>6</sup> Dans *Identité, lecture, écriture*, Centre Georges Pompidou, BPI, p.162.

<sup>7</sup> Louis Aragon, cité par Valère Staraselski in *Louis Aragon, la liaison délibérée*, L'Harmattan, 1995.